

Cosmologie enfantine

(Où il est question de l'origine du *Livre des humains éveillés*,
où une nouvelle discipline scientifique voit le jour
et où le monde est désenchanté)

pour Frederiekje

Quand ma fille aînée avait cinq ans, elle m'a un jour demandé: «Papa, c'est quoi le monde extérieur?» Je lui ai répondu que c'était simplement un mot pour désigner le monde en dehors de la maison, le monde à l'extérieur, le monde extérieur. Ma réponse ne l'a pas satisfaite. «Papa», m'a-t-elle réprimandé, «je veux dire le monde *en dehors* du monde.» J'ai jeté un regard ahuri en direction de ma femme, qui a essayé de me mettre sur la voie en faisant de grands «oui» de la tête (du genre «oui, c'est ça qu'elle veut dire») et tout à coup j'ai saisi: elle voulait dire l'univers. J'étais un peu étonné et surtout intrigué. Une enfant toute petite qui posait une *trèèèè* grande question. La question. La première question, la question primordiale: c'est quoi bon dieu ce truc dans lequel nous habitons et que nous appelons le monde, et puis... quid du monde en dehors du monde? Effectivement.

J'ai commencé à lui expliquer tant bien que mal tout ce que je savais sur l'univers. J'ai parlé de la terre et du soleil et aussi des planètes et des étoiles et des galaxies et encore de la Voie lactée, des trous noirs... C'est allé de mal en pis. Lorsque j'en suis arrivé au big-bang, elle a abandonné. Elle allait, elle, m'expliquer *à moi* de quoi il retournait. Ce que j'ai alors entendu de sa bouche n'était rien de moins qu'une vision du monde, un univers alternatif infantile. En vérité, c'était une authentique genèse, une cosmologie, une carte enfantine de l'univers. J'ai consigné le plus littéralement possible, en plusieurs séances, à la manière d'un anthropologue amateur, le récit qui sortait de sa bouche. C'est devenu un véritable livre: *L'Humain éveillé dans le monde extérieur*. Appelé dans les couloirs (surtout ceux de notre maison) *Le Livre des humains éveillés*.

Le livre de la *Genèse* de cette auteure de cinq ans débute ainsi:

*Le Souffle vient du Monde extérieur.
Le Monde extérieur est tout ce qui est
en dehors du monde.*

*L'Humain éveillé grandit dans le Monde extérieur.
Et il vient sur la terre en traversant le Lieu de la Mort.
Sinon il ne grandit pas et il ne progresse pas.
Les Humains éveillés fabriquent la terre.
Mais je ne suis pas de cette espèce-là.
Je suis arrivée trop tard.
La terre était déjà là.*

Comme toute mythologie, la genèse de Frederiekje commence par le principe de vie, le souffle, le soufflet originel, la respiration immobile, c'est-à-dire le souffle avant qu'il n'y ait inspiration, la première version fugace de ce qui s'est ensuite pétrifié en esprit. Le deuxième vers trahit une vision simple, un peu comme le *Tractatus* de Wittgenstein: «Le monde est tout ce qui a lieu.» Aussi logique et aussi tautologique: le Monde extérieur est tout ce qui se trouve en dehors du monde: le *dehors*. Et apparaît alors très vite l'être humain, le premier humain, le véritable humain, l'humain qui est mythique: l'Humain éveillé. L'humain demi-dieu qui a fabriqué la terre, les ancêtres qui ont fait de la terre le monde. Quelle illumination! Passablement limpide (comme d'autres illuminations d'ailleurs): une enfant de cinq ans qui n'aime pas aller dormir est... un Humain éveillé. Oui, oui, bien trouvé. Et va donc dormir maintenant. À y regarder de plus près, mais oui, une espèce possible en soi, une espèce aux allures mythologiques. Un idéal. Une utopie aussi. La présence de l'esprit en tant que caractéristique d'espèce: ce qui distingue l'être humain des autres mammifères, ce n'est pas seulement la langue, c'est aussi et surtout son éveil, sa lucidité, son potentiel de réflexion, à propos du *Monde extérieur* par exemple.

Au vers quatre, la singularité de ce Monde extérieur est expliquée: un ciel n'est pas l'autre, en d'autres termes, il y a, outre la voûte céleste, également l'au-delà. En l'occurrence l'*avant-delà*. Car — et c'est très perspicace: là où nous allons après la mort est un sujet qui préoccupe

l'humanité depuis des lustres, mais dans la plupart des mythes et en particulier dans la cosmogonie monothéiste, le lieu d'où nous venons, où nous avons séjourné *avant* notre naissance, ne fait pas l'objet d'une théorie vraiment bien élaborée, d'un récit solide. Pour cela, il faut aller chercher du côté de la réincarnation, du karma et ainsi de suite. Pour une enfant de cinq ans, l'*avant-delà* est encore très récent : où étais-je avant que je ne m'éveille dans le monde ? Bonne question. Eh bien, le plus facile est de contaminer — pas seulement au sens d'« infecter », mais aussi au sens de « faire se rejoindre » — des questions sans réponse avec des réponses existantes : donc... l'*avant-delà* et l'*au-delà* coïncident. Il en est ainsi dans *Le Livre de l'humain éveillé*. Et logiquement, cela se tient (même si cela sent inévitablement la réincarnation).

Le principe de vie (le souffle) est placé dans un schéma spatial, dans une géométrie avec la mort (difficile de faire autrement) : le Monde extérieur est relié au Monde intérieur par le Lieu de la Mort, qui est en même temps le Lieu de la Naissance. Il s'agit toujours, dans la cosmologie primitive, d'un diagramme intégral (quoique souvent fragmentaire), un schéma de l'univers, une cartographie du monde. Par exemple l'arbre de vie de l'épopée *Edda*, avec à ses racines un serpent et à sa cime un aigle, n'était rien de moins que le cosmos tout entier, le dessin de toute la dialectique des forces basée sur le schéma fondamental du Monde d'en Haut, du monde et du monde d'en bas. Et il n'en va pas autrement dans *Le Livre des humains éveillés*. C'est un croquis de l'univers sur un sous-bock. À ce détail près que la géographie du monde d'une enfant de cinq ans est encore assez vague :

*Au-dessus du Lieu de la Mort il y a le Grand Carré.
Le Petit Carré, les gens peuvent passer à travers,
mais à travers le Grand Carré,
seuls les Humains éveillés peuvent passer.
Au milieu il y a le Globe terrestre,
avec des nuages tout autour.
Les nuages sont des maisons
pour les Humains éveillés sur la terre.
Juste au-dessus des nuages il y a le Lieu de la Mort.
Et tout au bout du monde il y a les boules
terrestres magiques.
Et celles-là sont toutes dans une très très grande boule.
On ne peut jamais en sortir.
Et cette boule est dans un carré.
Et on peut passer à travers, mais les gens n'osent pas.
Car c'est là que se trouve tout ce qui est dangereux :
des lions, des loups et même des fantômes
et des dragons...
Le premier monde, c'est de là que viennent
les Humains éveillés.
Du dernier monde viennent les affreux...*

Elle a dessiné ce schéma cosmique à plusieurs reprises — nous la laissons dessiner le Monde extérieur sur de grandes feuilles. La version primitive de ce plan général de l'univers est prise comme point de départ dans les dialogues du *Livre des humains éveillés*. Il s'agit, comme

dans toute mythologie, non seulement d'un schéma mental abstrait, mais aussi de bribes d'expérience, de fragments de réalité. Par exemple, le Lieu de la Mort, c'est la tombe de mon père. À propos d'un de ses dessins de base, je lui ai demandé ce qu'étaient ces petites choses tout en haut du dessin. Elle a répondu : « Ce sont des vases, et les petites boules sont des fleurs. Des vases pour la mort. » C'était éclairant. L'enterrement de mon père était encore tout frais dans sa mémoire. Pour elle, la tombe de mon père devait être quelque chose comme la porte du royaume des morts, et hop elle lui donne — au propre et au figuré — une place dans sa mythologie privée : le lieu cosmologique de la mort.

Le Lieu de la Mort est clairement le nombril du monde, qui donne non seulement accès au monde d'en bas mais débouche aussi sur le « Monde du Milieu » et même sur le Monde d'en Haut. Le Monde extérieur est en même temps le monde d'en haut et le monde d'en bas, le paradis et l'enfer, le ciel et le purgatoire, les limbes et l'*au-delà*. C'est par ce nombril que les enfants des Humains éveillés viennent au monde. Ici survient une difficulté d'interprétation : les Humains éveillés doivent-ils traverser le Lieu de la Mort pour grandir et progresser, ou au contraire : doivent-ils sortir du Lieu de la Mort pour grandir et progresser ? Nous n'obtenons pas de réponse définitive à ce propos, mais c'est un débat théologique qui fait penser à la « mythologie » de Platon : avons-nous la nostalgie du monde des idées (sommes-nous donc enfermés dans le monde des ombres) ? Ou étions-nous enfermés dans le monde des idées et sommes-nous ici pour nous libérer par le discernement (qui doit, il est vrai, faire appel au souvenir du monde des idées) ? Toutes les mythologies regorgent de semblables ambiguïtés. C'est aussi fondamentalement indécis et impossible à trancher : la vie éternelle est-elle la vraie vie, ou la vie éphémère est-elle en fait la vraie vie, et le ciel est-il alors, selon les termes de David Byrne, le lieu où jamais rien ne se passe ?

Aussi vague le Lieu de la Mort soit-il, il est clair que, dans la mythologie enfantine de ma fille aînée, les premiers humains sont des demi-dieux : ils fabriquent le monde. Mais, comme l'indiquent les vers six à neuf du début de genèse précédemment cité (« *Les Humains éveillés fabriquent la terre. / Mais je ne suis pas de cette espèce-là. / Je suis arrivée trop tard. / La terre était déjà là.* »), ce sont, comme dans n'importe quelle autre mythologie, seulement les lointains ancêtres, les demi-dieux, qui ont fait du monde ce qu'il est. Nous, les descendants, arrivons trop tard, nous imitons ce qui était déjà là.

Et l'auteure arrive alors assez vite à la genèse de l'être humain ordinaire :

*Les Humains éveillés ont d'abord des ailes, / dans le
Monde extérieur, quand ils sont encore transparents. /
Puis ils se laissent tout à fait transformer en humain
par le cœur.*

C'est une fois de plus très platonicien, chrétien et cartésien : l'esprit est transparent, le corps lourd de sang. Il faut perdre sa transparence et son évanescence (et donc

ses ailes) pour devenir corps. Mais cette incarnation est néanmoins chaleureuse, comme un cœur qui bat, cordiale et miséricordieuse.

Le mal aussi (comme nous l'avons vu incidemment) reçoit bien sûr une place dans la géométrie du Tout :

*Ces globes terrestres, qui sont des boules rouges /
les yeux rouges des choses affreuses. / — Comme? /
— Simplement les affreux. / — Énumère-moi un peu
tous les affreux. / — Les dragons, et les chauves-souris,
un peu de tout, les fantômes, les monstres — les monstres
ont toujours les yeux rouges — les loups... — Ce sont
simplement des loups dans le Monde extérieur?
— Non, des loups-garous... Car les loups ordinaires /
ne savent pas voler. Les loups-garous savent voler. /
Et ils doivent savoir voler, sinon ils n'existent pas dans
le Monde extérieur. / En fait, tout existe dans le Monde
extérieur, à condition de savoir voler.*

Cette citation montre clairement comment toutes les forces animistes doivent être localisées. Il faut faire place au pandémonium : le Monde extérieur est aussi un panorama de démons. Plus loin dans le texte, les bons endroits sont également évoqués, mais nous les laissons de côté parce qu'ils s'avèrent moins excitants. (Ce ne peut pas être un hasard...)

Le sous-bock du Tout est ainsi dessiné. Des détails sont alors mis en avant. Je donne quelques exemples :

*Les Humains éveillés adultes ont un troisième œil /
avec lequel ils peuvent regarder / droit dans le cœur des
gens. (...) Tu as un troisième œil? Tu ne peux jamais
dire ça de toi-même, car alors tu perds ton troisième œil.*

Chamanique, je ne sais pas où elle est allée chercher ça. Mais aussi très sage : celui qui se vante de sa sagesse et de sa connaissance des êtres humains fait preuve de bêtise. Son propos est parfois apodictique et résolu. Lorsque je lui demande si les Humains éveillés sont bâtis autrement que des somnambules, elle répond : « Nous ne sommes pas bâtis, nous sommes nés. » Brillant.

Le Monde extérieur est, bien sûr, aussi un coin de paradis :

*Mais les Humains éveillés n'ont pas besoin d'argent. /
Car ils prennent simplement dans les nuages. / Car un
nuage, ça pousse quand même tout le temps. / Ils
prennent simplement sur leur maison, / puisque ça
continue toujours de pousser. / — Que prennent-ils sur
leurs maisons? / — Des nuages! / Ils en font du jus de
nuages. / Et ils peuvent le boire. / Plus besoin de
manger des nuages. / C'est tout de suite prêt.*

Elle se construit littéralement dans son imagination non seulement un édifice mondial, mais aussi et surtout un château en Espagne, un pays de cocagne dans les nuages. Une utopie flottante qui fait penser à l'Atlantide de Platon et surtout à Laputa, l'île volante de Swift.

D'après Mircea Eliade, les mythes sont pour les peuples primitifs des mythes vivants, qu'ils répètent

dans la vie quotidienne : ils chassent, construisent, mangent, s'assoient comme les ancêtres — les premiers humains mythiques — le leur ont appris. Ce sont des *histoires vraies* et elles ne peuvent être racontées qu'aux initiés, aux hommes et aux adolescents qui deviennent des hommes. Il y a par ailleurs des *histoires fausses* qui sont racontées à des fins de divertissement, également aux femmes et aux enfants. Dans *Le Livre des humains éveillés*, cette distinction est moins claire, le livre se situe quelque part à la transition entre cosmogonie et monde féérique. C'est ce dernier qui domine le reste du livre — rien d'étonnant à cela : une enfant de cinq ans est bombardée de contes de fées, et Frederiekje était particulièrement avide d'histoires.

Le reste du texte est un développement de ce schéma de base à partir de mes questions. On sent dans le livre qu'il n'est pas toujours facile de contenter cet anthropologue amateur de papa qui pose plein de questions, et on sent qu'elle doit beaucoup inventer sur place. Un croquis de l'univers sur un sous-bock n'est pas encore un cycle de récits. Elle est démasquée, pourrait-on dire, surtout quand il est question de la langue des Humains éveillés. Elle invente de but en blanc des groupes de sons. Mais la fin est incomparable :

*Sais-tu pourquoi au fond je suis venue ici?
Parce que je n'aimais pas le jus de nuages.*

Immensément drôle, n'est-il pas? Et aussi une fois de plus autobiographique : ma fille aînée n'aimait presque rien. Mais d'autre part également tout à fait universel. Le paradis est invivable pour nous : trop parfait, trop ennuyeux, immangeable. Donnez-nous simplement ce monde agréable, terrestre, digeste, éphémère : la vie palpitante. (Ou est-ce l'anthropologue amateur qui fait tout à coup son autobiographie?...)

Lorsque, quelque temps plus tard, j'ai été invité à faire une présentation d'un de mes livres, Frederiekje a protesté. Je m'en souviens très bien, elle était dans son bain. Elle a dit d'un air dépité : « Et mon livre alors? » Un instantané archétypique dans ma mémoire : une écrivaine dépitée râlant, assise dans son bain, sur le mépris que le monde affiche pour elle. Un rôle joué avec brio, comme au cinéma, par une enfant de... huit ans entre-temps. Je l'ai immédiatement mise au défi. « Tu oserais venir lire tout haut un morceau de ton livre à la présentation de mon bouquin? » Et, oui, elle a relevé le gant. Dans le majestueux salon de la bibliothèque de la ville de Bruxelles — présentée à l'assistance par Sigrid Bousset, la future directrice de *Het beschrijf*, qui devait introduire mon recueil de poésie, et en présence de l'éditeur Henk Hoeks des éditions Sun, qui devait évoquer mon livre sur Benjamin — elle a fait sa première lecture. Le succès était assuré, évidemment. Tout le monde était sous le charme et aussi un peu impressionné, car le lecteur aura entre-temps pu constater que *Le Livre des humains éveillés* n'est pas un document banal. Monsieur Hoeks, le grand éditeur (un personnage imposant au propre comme au figuré), lui a même donné sa carte et a dit très sérieusement qu'il avait très envie de publier son livre.

Le projet de faire du texte primitif un authentique livre n'était techniquement pas évident, c'était au fond un texte relativement court, et fallait-il dès lors le surcharger de commentaires? Et puis, les dessins, certes indispensables, n'étaient pas vraiment des chefs-d'œuvre graphiques, simplement des schémas, au feutre bleu et rouge — fascinants, ça oui... Mais ce qui nous a surtout retenus, ma femme et moi, de mener à bien ce projet, c'est que nous ne voulions pas imposer à notre fille aînée le rôle d'enfant prodige. Ou pire encore: de phénomène. (L'Humain éveillé qui n'aime pas le jus de nuages et est tombé à travers le Lieu de la Mort fait facilement les choux gras des psychologues...) Pour son douzième anniversaire, nous avons néanmoins rassemblé ses écrits dans un petit livre photocopié, qui est gardé avec le plus grand soin ici à la maison.

Mais il ne s'agit pas seulement de ma fille aînée, loin s'en faut. Il s'agit d'une possible découverte: celle que chaque enfant se fait très tôt déjà une image du monde. Ce pourrait carrément devenir une nouvelle discipline: la cartographie d'un continent inconnu, non encore cartographié; une cosmologie enfantine ou, plus largement, une mythologie de l'enfant. À étudier par toute une horde d'anthropologues de l'enfance. Oui, l'anthropologie de l'enfance ferait oublier en un rien de temps la psychologie de l'enfant, qui passerait pour une discipline obsolète perdue dans les replis de l'histoire. Je force le trait, mais vous voyez ce que je veux dire.

Bien sûr, certains livres pour enfants réalisés par des adultes contiennent des échos de ce genre de cosmologie enfantine. Tout comme des pans entiers de la « vraie mythologie » renferment le souvenir de la vision du monde de l'enfance. Songez à l'éclair comme attribut du dieu suprême irascible (qu'il s'agisse d'Odin, dont la fureur est déjà dans le nom, ou de Zeus): c'est beau, certes, mais c'est là une explication très puérile d'un phénomène naturel. Bref, la cosmologie enfantine est universelle. Chaque enfant vit au fond dans un monde mythologique, chaque enfant ne peut pratiquement pas éviter de se faire précocement une image du monde. Ce pourrait fournir une nouvelle définition de la mythologie, une image précoce du monde, une première esquisse. Plus ou moins cohérente, mais fondée sur l'imagination en raison d'un trop grand nombre de paramètres indéfinissables, comme l'éclair par exemple.

Cette métaphore, cette « infantilisation » de la mythologie peut être dangereuse: les peuples mythiques sont donc des enfants, et nous pouvons les approcher avec condescendance, les civiliser, les christianiser, les

déposséder, les opprimer, les exploiter ou les réduire en esclavage, si c'est vraiment nécessaire nous mettons leurs scalps à prix... Dangereux. Hélas. Donc attention avec la cosmologie enfantine comme discipline: n'en faites pas une biosociologie. Pas un darwinisme social (qui a très vite dégénéré en racisme). Mais rien à faire: la mythologie doit être vue comme une fiction et son charme doit donc être rompu, afin de lui en donner un nouveau: celui du récit.

De là aussi l'éternelle et juste revendication de l'éclaircissement. *Entmythologisierung!* Le *désenchantement* comme commandement: osez savoir! Percez les contes des dragons en carton. Fini les affreux! Les boules rouges dans le ciel ne sont pas les yeux de monstres mais simplement des agglomérats de matière dans le vide...

Une autre scène me revient en mémoire. Un jour — elle devait avoir dix ans — Frederiekje me demande sur un ton de reproche pourquoi je ne crois pas en Dieu. J'avale ma salive et affiche un sourire un peu grimaçant, je me frotte le menton non rasé et je dis: « C'est du sérieux, allons nous asseoir un instant. » Et, assis devant le feu ouvert du salon — c'est ainsi que je me représente la scène —, je lui explique qu'il n'existe pas de vraies choses sans corps, de substances qui n'ont pas de matière. « Tout ce qui existe vraiment est matériel, tangible, tout ce qui existe, on peut le toucher. Ce que tu ne peux pas toucher n'existe pas. Même l'air et la lumière sont de la matière. Les choses purement spirituelles n'existent pas. Elles existent seulement dans les histoires, comme les fantômes, les esprits, les gnomes, saint Nicolas... et donc aussi Dieu. Ce ne sont que des histoires. Pas des choses qui existent vraiment, et tant mieux, sinon notre vie serait hantée, et tu sais bien qu'elle ne l'est pas. Donc pas de miracles. Pas de punitions divines. Elle a trouvé ça clair comme de l'eau de roche. Et sur-le-champ elle a perdu la foi. Le *désenchantement* peut être très simple.

... Beaucoup de gens ne peuvent pas vivre avec ça. Certains ne peuvent même pas en rire. Ah oui!? Moi je trouve ça excellent. La magie du *désenchantement*... Je signe. Fini toute cette mythologie! Comme il est dit dans un vieux vers (dans *De Oorsprongen, of Het boek der verbazing*):

*Le monde se révèle
n'être rien d'autre
qu'un bal masqué
dans un coin d'univers
plein de courants d'air.*